



*Gabrielle n'eut que le temps de se glisser sous le lit. (Page 272.)*

L'officier était très énervé. Il attendait impatiemment l'annonce de la capture de la femme et du groupe d'hommes que l'on lui avait signalé. Le filet était bien tendu et la proie ne pouvait lui échapper, pensait-il.

L'aubergiste suivit attentivement toute la scène et riait dans sa barbe. Il savait que Gabrielle était, sous bonne conduite, en route pour Sas van Gent et hors de danger pour le moment. C'était bien dommage qu'il ne savait pas que l'on était encore sur la trace d'un autre, sinon il aurait également pu lui rendre un signalé service.

Un peu avant qu'il fasse jour, on parvint à réveiller Flore. Elle regarda autour d'elle d'un air hébété et abruti. Il fallut encore un bon moment avant que sa lucidité d'esprit lui revint. Dès qu'elle put comprendre la situation, elle se mit à manifester sa colère en termes violents et peu choisis. Elle s'en prit surtout à Diedrich, alias Wilhelm, à qui elle endossa toute la responsabilité. Elle ne ménagea pas ses expressions et toute la bassesse de son origine éclata au grand jour en ce moment. Elle se montra sous son véritable aspect, c'est-à-dire d'une brutalité que seule justifiait son origine plébéienne. Nous ne froisserons pas les sentiments les plus intimes du lecteur en répétant ici les mots dont elle se servit, mais nous nous contenterons de reproduire la genèse de ses jérémiades.

— Nous sommes quittes de notre homme ! dit-elle en substance. Que dira Petermann quand il va l'apprendre ?

— Ne t'inquiètes pas, répondit Diedrich. Je ne n'ai pas perdu sa trace.

Ils se rendirent au bureau de l'officier de garde.

— Tout va bien, dit celui-ci, mais pour ne pas éveiller la défiance, là-bas, vous devez vous faufiler en Hollande avant qu'il fasse tout à fait clair. Nous vous enverrons même une petite « salve ».

— Sans balles, hein ! dit Flore en riant.

— Pensez donc ! Faire du mal à une si gentille personne ! ajouta-t-il avec une grimace plutôt ironique.

Flore ne s'en rendit pas compte, mais le ton de l'officier n'échappa point à Diedrich, qui répondit par un rire pincé.

La comédie fut bien jouée. Flore s'élança sur le territoire hollandais en criant à tue-tête, pendant qu'une fusillade nourrie éclatait derrière elle.

— Oh, geignait-elle, presque touchée, je suis morte de frayeur.

Des braves gens sortaient de leurs maisons en entendant les coups de fusil et les cris de désespoir de la femme.

— Oh, ces sales Boches ! Encore un peu et j'étais touchée ! Ils assassinaient quelqu'un, sans pitié !

— Ha ! naturellement qu'ils vous descendraient s'ils le pouvaient, dit un des hommes. Vous l'avez échappé belle et vous étiez deux encore bien ! Un double point de mire. Vous avez eu rudement de veine, croyez-moi !

— Je tremble encore de tous mes membres... Quelle frayeur, mon Dieu !

Personne ne soupçonnait l'infâme comédie que jouait cette ignoble femme, et les braves paysans s'apitoyaient sur son sort. Une femme invita le couple à entrer chez elle.

— Est-ce que vous devez passer ? demanda-t-elle.

— Nous devons aller à Flessingue.

— C'est bien ce que je veux dire ; seulement, nous appelons cela « passer », parce qu'il faut traverser l'eau. Vous avez encore tout le temps avant que le tram arrive.

Elle lui versa une tasse de café, et Diedrich et Flore lui demandaient de leur préparer quelque chose à se mettre sous la dent, en lui promettant de bien payer.

Finalement, ils furent prêts et purent partir. Ils prendraient le tram à l'écluse Isabelle.

— Je ne vois pas notre Jean, dit Flore, inquiète de cette absence.

— Il ne peut pas nous échapper, rassure-toi. J'ai d'excellents renseignements ; il doit prendre le bateau comme nous et c'est le premier qui fait la traversée depuis qu'il est arrivé ici.

— Il ne reste peut-être pas ici.

— Tais-toi, le voilà !

En effet, le Bruxellois sortait de l'auberge du bourgmestre, où il avait sans doute passé la nuit.

Les deux misérables étaient contents ; le « gibier » ne leur échappait donc pas, et la Belge se réjouissait peut-être encore davantage que le Boche du succès de leur félonie.

Tout se déroula dans la norme. Le tram arriva et nos trois personnages s'y embarquèrent et en descendirent ensemble. Sur le bateau, le « filé » prit première, Durieux et sa compagne seconde classe. A Flessingue, ils se retrouvèrent tous les trois dans le même tram qui les déposa en ville.

Diedrich et Flore suivirent leur homme à l'hôtel, y retinrent également une chambre, puis le virent ressortir, et maintenant ils le

retrouvèrent au même café, où il vint s'installer, avec son camarade, à une table voisine de la leur. Flore leur tournait le dos et fit signe à Diedrich d'être bien attentif.

L'orchestre entama l'un morceau après l'autre, presque sans répit, au grand amusement de quelques sous-officiers de la marine, qui l'accompagnaient de leurs chants bruyants. D'autres groupes de consommateurs devisaient gaîment et à voir toute cette joyeuse compagnie l'on oublierait presque qu'une lutte de vie ou de mort séparait en deux clans opposés la vieille Europe presque tout entière. Le bruit du canon était étouffé par celui de cette poignée d'hommes se délectant de plaisirs aussi creux que faciles.

Mais, sous ces apparences trompeuses, l'ennemi veillait, il guettait dans l'ombre la proie qui essayait de se dissimuler sous les dehors frivoles de clients de café-concert.

Le service d'espionnage allemand était aux écoutes, et si les deux jeunes patriotes belges eussent mieux connu sa formidable organisation, qui s'étendait partout, ils se seraient bien gardés de venir discuter leurs affaires en cet endroit.

— Vos pièces partiront demain avec la malle, et le soir même on les aura à Folkestone, disait l'un d'eux, qui, dans la pensée de Flore, ne pouvait être que le compagnon de Jean.

— C'est parfait, répondit l'autre. Cette fois, elles ont une importance capitale pour notre G. Q. G. Je ramasse tout ce qui se rapporte aux événements du printemps prochain. Les Boches comptent entreprendre alors une grande offensive.

— Oui, nous nous y attendons et, cette fois, ils tenteront un effort suprême pour mieux réussir qu'en octobre et novembre. J'étais à Londres, la semaine dernière, et j'y appris que les Alliés ne seront pas encore tout à fait prêts pour cette époque.

— Pas encore ?

— Non. L'Angleterre doit d'abord introduire le service général, auquel le peuple a toujours été opposé. On ne modifie pas en quelques mois une impression fortement ancrée depuis toujours. De nombreux volontaires se présentent journellement, il est vrai, mais ce n'est guère suffisant pour contre-balancer le formidable effort que fournit Berlin. Ensuite, il manque encore du matériel, malgré l'énorme production actuelle des usines.

— Quoi qu'il en soit, je continue à vous transmettre tout ce que je sais obtenir en fait de renseignements. Notre organisation de passage fonctionne merveilleusement.

— Oui, je le sais. Aussi est-on très satisfait de votre dévouement.

— Oh, dévouement, c'est un gros mot. Je travaille uniquement par conviction.

— Oui, précisément. Ce n'est pas le cas de tous les agents ; ils ne sont pas tous désintéressés comme vous. Loin de là, il y en a qui touchent de fortes sommes et nous fournissent des renseignements sans aucune valeur et même falsifiés !

— C'est scandaleux !

— Evidemment, mais que voulez-vous ? C'est inévitable. La plupart de ceux-là dépensent sans compter et ont des besoins sans cesse croissants. Alors ils affichent un zèle excessif, mais leurs rapports sont rédigés de ce côté de la frontière. Nous en connaissons plusieurs naturellement, mais il y en a qui nous échappent. Les Anglais surtout engagent leur personnel à la légère et le service de contre-espionnage anglais de Rotterdam en sait quelque chose ! Et malgré cela, il y a parmi eux, encore à ce moment, un agent qui se dit Belge et qui n'est qu'un rien du tout, un sans-patrie. Il se dit Alsacien, ou d'origine alsacienne, et a habité Bruxelles avant la guerre. Il a essayé d'entrer à l'armée belge au début des hostilités, mais n'y réussit pas. Puis, il voulut s'engager à l'armée française, mais nos amis aussi n'en voulurent point. Et maintenant, il est parvenu à se caser à Rotterdam et les rapports les plus compromettants lui passent sous les yeux ! Comment voulez-vous que, dans ces conditions, leur organisme serve à quelque chose ! Il ne peut que compromettre un tas de gens résidant en Belgique occupée !

— Mais c'est incroyable ! Et l'on ne fait rien pour enrayer cela ?

— Si, nous faisons ce que nous pouvons, mais une prudence extrême est de rigueur et il y a une masse de considérations de toutes natures qui nous obligent à laisser à l'initiative anglaise de prendre des mesures efficaces. Tout ce que nous pouvons, c'est signaler la chose.

— Je ne comprends pas que l'on ne se borne à engager pour ce travail délicat, surtout en pays occupé et chez l'ennemi, des militaires ou des fonctionnaires ou employés possédant suffisamment de connaissances techniques dans le domaine qui leur est désigné comme champ d'activité !

— C'est évident. Je me demande pourquoi les autorités ne détachent pas en pays occupé une quantité de soldats, animés de courage et d'énergie, possédant une intelligence bien cultivée et abondant cha-

cun un domaine bien défini, selon leurs aptitudes spéciales ! Mais il y a trop d'égoïsme en jeu. On finira bien par s'apercevoir que l'on a tout intérêt à être plus prudent. Quand retournez-vous ?

— Après demain....

— Ce sont des voyages périlleux....

— Ma foi, on s'y fait. Je change constamment d'itinéraire et je passe chaque fois à un endroit différent. C'est dangereux, soit, mais les soldats alors ?

Flore partait d'un éclat de rire bruyant et Diedrich comprit qu'elle voulait donner le change aux deux jeunes gens pour qu'ils ne soupçonnent point que l'on les écoutait attentivement. Diedrich reprit le jeu et fit semblant de continuer à lui raconter une histoire des plus amusantes.

Non, M. Jean et son compagnon, malgré tout leur dévouement, n'avaient pas la sagesse et la prudence d'une Gabrielle Petit. Ce n'est pas elle qui aurait alimenté une pareille conversation en plein café !

Les musiciens paraissaient infatigables et enchaînaient, avec un entrain endiablé, tous les airs à la mode, tous les tangos, one-steps, fox-trots favoris. Les garçons circulaient avec des plateaux chargés de consommations les plus diverses. Un va-et-vient continu de clients, sillonnant entre les tables, complétait l'animation.

Les deux jeunes gens se croyaient à l'abri de toute indiscretion dans ce milieu mouvementé.

Qui se serait douté qu'un couple avait suivi l'un d'eux d'une auberge à une habitation à Bruxelles et, de là, à Malines et Anvers, puis était revenu dans la capitale, avait passé la frontière, toujours sans perdre sa trace, et récoltait maintenant le fruit de leur persévérance ?...

— Cette fois, nous tenons le gibier, et bien, dit Flore à voix basse. Il retourne à Bruxelles. Le patron a eu l'œil, c'est un malin, et M. Jean est perdu. Allons, commande-moi un autre grog. J'ai bien mérité un extra pour ce soir....

Elle riait à grands éclats et caressait la main de son ami.

Diedrich commanda un nouveau grog.

— Maintenant, écoutons, reprit Flore.

Mais le jeune Allemand se sentit mal à l'aise.

« M. Jean est perdu.... » Flore avait prononcé cette sentence le plus naturellement du monde, comme s'il s'agissait de la chose la plus banale du monde.

Herder se retourna et regarda le jeune homme ; c'était un garçon

à l'air vif, intelligent, le visage ouvert et sympathique. Il était peut-être marié, ou fiancé.... Et cette vieille dame, dont il prit si affectueusement congé, était sans doute sa mère.

— Monsieur Jean est perdu ?

Ces mots lui revenaient sans cesse.

Oui, il en serait ainsi. Une perquisition, des preuves, un conseil de guerre, une sentence et l'exécution, le poteau.... Et pourquoi ? Parce qu'il travaillait pour son pays. Il était là, jeune, beau, en pleine santé, ne craignant aucun danger pour remplir son devoir.

Diedrich ressentit plutôt une admiration pour cet homme, qui volontairement s'exposait à la mort, par pur patriotisme.

Et son arrêt de mort était virtuellement signé, puisqu'il rentrait à Bruxelles, où il tomberait entre les mains de Petermann. Or, Petermann était un bandit, qui se délectait d'envoyer quelqu'un au poteau.

Elle était là, sa victime, sa proie, parlant calmement, ne se doutant guère qu'elle était vouée à une mort quasi-certaine qui détruirait tout, son bonheur, son amour, ses talents, sa jeune vie.

Et lui, Diedrich Herder, fils de famille d'honnêtes bourgeois, lui qui était venu chercher en Belgique même ses connaissances commerciales, qui s'y fit des amis, il était le Ganelon, le traître, le Judas, qui livrerait cet homme à ce Petermann, ce bandit, ce rejeton de la société, qui avait été désigné pour ces attributions en raison même de son caractère impitoyable, de son âme sur laquelle les remords n'avaient aucune prise, parce qu'il n'avait pas d'honneur.

Diedrich sentit le dégoût lui monter au cœur.

Mais que faire sinon ? Rester en Hollande ? Déserter ? L'idée seule de cet acte d'affranchissement le fit frémir. Alors il ne pourrait plus jamais rentrer à Aix, chez ses parents, car ceux-ci, aveuglés par la fièvre de la guerre, le renieraient ; il ne pourrait plus jamais revoir sa fiancée, car son père le maudirait ; il ne serait plus qu'un exilé, pour toujours.

Que faire alors ? Retourner au front ? Il eut la vision de l'horrible boucherie de l'offensive qui se déclencherait au printemps. Monsieur Jean l'avait bien dit : ce serait un gouffre où les vies humaines seraient précipitées en masse, jusqu'à ce qu'il fut comblé, dans l'espoir que les survivants puissent avancer pour... aller mourir à leur tour à quelques mètres de là !

Oh, non, pas au front ! Pas retourner dans cet affreux carnage !

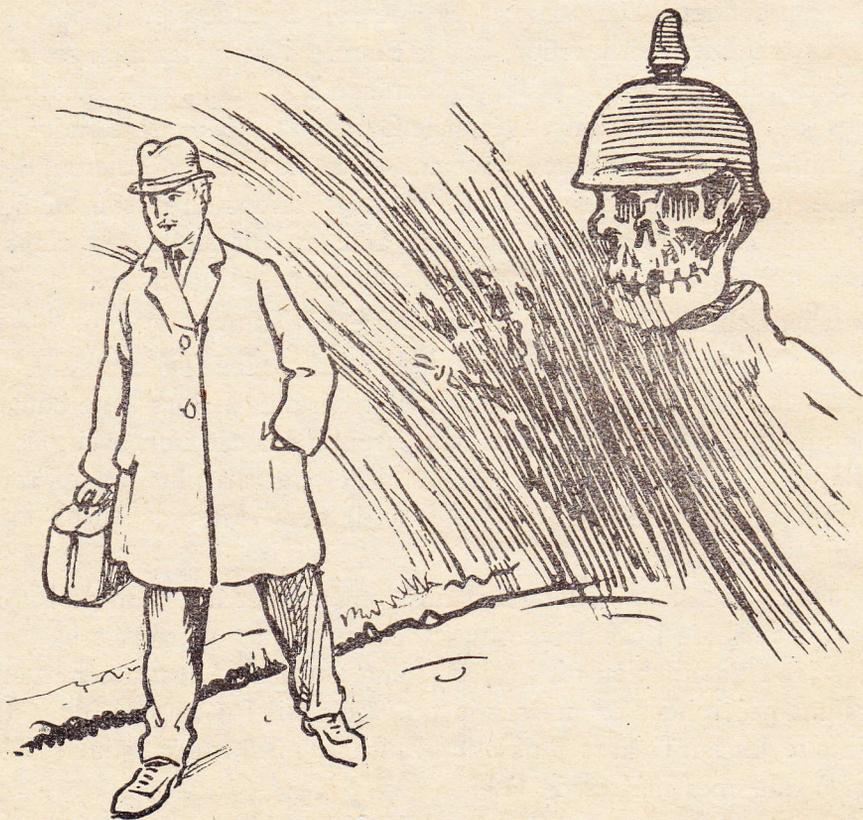
Que restait-il sinon de continuer à être l'esclave de ce Petermann maudit.

C'était cela la guerre. Ce n'était même que cela. Somme toute : ne pas avoir de volonté, agir comme les autres vous l'indiquaient, était tout simple, mais d'autant plus terrible pour quelqu'un qui raisonne. Il n'y avait que les chefs qui comptaient encore, et Diedrich était un instrument passif entre leurs mains. Il continuerait donc à se conformer lâchement à leurs instructions.

Elsa avait eu raison de maudire cette guerre. Ah ! Elsa !...

De nouveau, il la vit nettement devant lui. Que dirait-elle si elle savait tout ? Il lui écrivait presque journellement des lettres mensongères, dans lesquelles il protestait de son amour, et ce alors qu'il devait travailler avec une fille de rue bruxelloise ! Combien bas était-il tombé !

C'est à ces réflexions que se livrait Diedrich pendant que la musique jouait toujours et que parmi les consommateurs l'entrain ne diminuait pas. Flore écoutait avec une attention soutenue la conversation des deux hommes. Elle prenait plaisir à noter mentalement tout ce que disait le Bruxellois, celui qui était « perdu ».



Avec quel cynisme l'avait-elle déclaré ! Et elle était Belge ! Quel monstre inhumain, quelle créature d'enfer ! Et lui la nommait son amie....

— Wilhelm, encore un grog ! commanda-t-elle.

— Mais, Flore....

— Oh, tu crains que je vais avoir une cuite ? Pas si vite, mon petit ! Je bois mieux que toi, allez ! Et ça me goûte....

— Mais tu as déjà bu tant de vin à l'hôtel.

— Tant de vin ? Quel toupet ! Tu ne me connais pas encore ! Je te dis que je veux boire ; j'ai une soif de pendu.... Dépêche-toi, sinon je commanderai moi-même.

Quel langage ! Diedrich dut bien s'exécuter.

Les deux jeunes gens se levèrent et partirent.

— Nous en savons assez, dit Flore, surexcitée par la boisson, et elle but une nouvelle gorgée de son grog. Le patron sera content. Quel bonheur ! Et toi, tu ne devras plus jamais retourner au front, mon chérubin, mon beau garçon. Mais je crois vraiment que tu rêves?...

— Mais non !

— Tu songes à ta femme !

— Je t'ai déjà dit tant de fois que je ne suis pas marié !

— Aha ! Tu penses que je te crois ?

— C'est cependant bien vrai !

— C'est tout aussi vrai que tu ne t'appelles Wilhelm ! Mais ne t'en fais pas. Je ne suis pas jalouse. Plus tard, je viendrai un peu voir ta petite femme. Elle peut m'être reconnaissante, car c'est moi qui retiens son petit mari du front, et ils n'en reviennent pas beaucoup de maris, de là-bas, hein ! Tu en sais quelque chose ! D'ailleurs, ta petite femme se consolera bien de ton absence avec un autre petit Wilhelm....

— Tu es folle !

— Oui, oui.... Mais, enfin, cela ne sont pas mes affaires. C'est cependant vrai que l'on voit, maintenant, comment le monde n'est que mensonges, n'est que duperie....

Diedrich ne répondit pas. Après quelques instants, le digne couple se leva à son tour. Flore pesait de tout son poids sur le bras de Diedrich. Madame Durieux était saouïe ! Ils rentrèrent à l'hôtel non sans qu'en route elle eut encore répété deux, trois fois, comme un thème favori : « Monsieur Jean est perdu !... ».

XVIII.

Maintenant que le lecteur a pu se rendre compte des rapides progrès de Flore et sait par quelle suite de circonstances celle-ci se trouvait donc à Flessingue avec son ami Wilhelm, nous pouvons reprendre le fil de notre récit où nous l'avions abandonné, c'est-à-dire à l'hôtel où logeait le digne couple et où Gabrielle Petit, après avoir si rondement mené à bonne fin son rôle de guide, avait elle-même obtenu la dernière chambre qui était disponible.

Le lendemain de son arrivée, elle fut, comme d'habitude, une des premières clientes qui se présentèrent dans la grande salle à manger, où la table d'hôte était dressée pour le déjeuner. Elle ne ressentit plus aucune fatigue et se réjouissait à la pensée que son expédition nocturne, à mi-corps dans l'eau, n'aurait pas d'autres conséquences.

Toute sa soif d'action lui revint et elle avait hâte de se remettre à l'œuvre. Elle était convaincue que Flore et son ami poursuivaient un but secret, et cette énigme, elle voulait la résoudre.

Le garçon, avec lequel elle s'était entretenue la veille, mettait la dernière main à la préparation du déjeuner. A l'entrée de la jeune fille, il se retourna et ne put se retenir de lui manifester son étonnement de la voir levée de si bonne heure.

— Comment, madame, vous êtes déjà levée ?

— Mais oui, j'ai bien dormi et je ne pouvais plus m'endormir. Mais, dites-moi donc, est-ce que monsieur Durieux et sa dame sont rentrés hier soir ?

— Oui, mais très tard, et cette charmante dame ne savait pas monter à l'étage sans aide.

— Légèrement émue sans doute ?

— Non, pas légèrement, mais ivre-morte !

— Cela ne m'étonne pas beaucoup.

— Et je dois leur dire, de la part de la direction, qu'ils ont à chercher une chambre ailleurs, pour ce soir.

— Et vous ne savez pas ce qu'ils font ici ?

— Rien qui vaille, madame.... Je suis Belge et depuis que vous m'avez prévenu je les ai observés.... Bref, quand ils sont rentrés, cette nuit, et qu'ils étaient bel et bien installés dans leur chambre, je me suis mis aux écoutes. Savez-vous ce que j'ai entendu ?

— Eh bien ?

— Cette fille — je ne connais pas d'autre nom pour cette

femme — cette fille répétait avec l'entêtement des ivrognes cette phrase problématique : « Oui, oui, monsieur Jean est perdu !... ».

« Monsieur Jean est perdu.... »

— Oui, et deux fois, j'entendis qu'elle ajoutait : « C'est sa mort et nous le tenons ! ». Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier ?

— Si seulement nous le savions !

— Vous ne connaissez donc pas ce monsieur Jean ?

— Non, je ne le connais pas, mais je pense qu'il court un grand danger.

— Celui d'être fusillé ?

— Oui, par les Boches. Et vous, vous ne vous doutez pas qui pourrait être ce monsieur Jean ?

— Non.... Depuis la guerre, les gens prennent toutes sortes de noms, les uns parce qu'ils espionnent, les autres parce qu'ils fraudent; d'autres encore parce qu'ils ont dû fuir, pour cause de désertion. C'est un méli-mélo formidable en ces temps et quand nous serons quelque client nous nous demandons tout machinalement : « Qui êtes-vous, somme toute, et que faites-vous ? ». Les temps sont drôles !

— Alors il n'y a qu'une chose à faire : découvrir ce monsieur Jean !...

— Comment le découvrir ? Supposons que ce soit un espion des Français ou des Belges, alors il est évident qu'il ne se doute pas que ce couple le surveille, et il ne se montrera d'aucune façon sous son véritable aspect.

— C'est vrai, c'est difficile, mais il faut essayer.

— Êtes-vous donc espionne, vous aussi ?

— Non.... Mais quand je sais que des compatriotes ou d'autres, qui travaillent pour leur Patrie, et du fait, pour notre cause, sont en danger, je ne puis les laisser en danger et je crois qu'il est de mon devoir de faire l'impossible pour sauver leur vie. C'est de la plus élémentaire charité. Et ici la chose me paraît d'autant plus nécessaire, car je connais cette femme, qui est le génie du mal en personne, et vous avez vous-même entendu que le sort de la victime est jeté s'il tombe entre les mains de ces soi-disant Durieux.

— Ah, oui, à propos, cet homme est un Boche. Je le pensais bien en entendant son accent germanique, mais, maintenant, j'en ai la certitude.

— Comment cela ?

— J'ai entendu que la femme l'appelle Wilhelm.

— Ce sera probablement un détective allemand, un de la bande de leurs espions. Il est urgent de retrouver ce monsieur Jean.

— Connaissez-vous un moyen ?

— Non, pas encore, j'en cherche un.

Gabrielle réfléchit un instant, puis une idée lui venant subitement, elle dit :

— Ecoutez, quand ils seront descendus tantôt, n'y aurait-il pas possibilité de jeter un coup d'œil sur leur inventaire, pendant qu'ils déjeunent ?

— Dans leur chambre ?

— Oui, je ne vois pas d'autre solution !

— C'est vrai ! Eh bien, soit, je veux bien, et même si leur porte est fermée, je vous laisserai entrer, bien que ce soit dangereux.

— Et pour moi donc ! On me prendrait pour un rat d'hôtel si l'on me surprenait, d'autant plus que je suis une étrangère ! Mais puisqu'il s'agit ici de sauver une vie, il faut risquer le tout pour le tout !

— C'est dit. Quand ils viendront déjeuner, je vous préviendrai et vous m'accompagnerai en haut.

Et, à part soi, le garçon se dit :

— Après ça, il ne faut plus venir me chanter que tu ne t'occupes pas d'espionnage, ma petite ; mais tu as bien raison de n'en rien dire et d'être prudente. Aussi je ne te le demanderai plus.

Gabrielle se mit à déjeuner. Elle était plongée dans de profondes réflexions, se demandant comment elle parviendrait à découvrir ce pauvre monsieur Jean, quand tout à coup une idée, qui la fit tressaillir, lui traversa la tête.

Qui était ce monsieur Jean ? N'était-ce pas elle ? N'était-ce pas un nom emprunté et conventionnel pour la désigner elle-même ? N'était-ce pas Flore qui la désignait sous ce nom ? L'étrange coïncidence de ses multiples rencontres, depuis ces derniers jours, lui revenait de nouveau à l'esprit. N'était-ce pas une explication plausible et même une idée très ingénieuse de faire passer une femme sous un nom d'emprunt masculin ?

— Serais-je suivie par cette fille ? se demanda Gabrielle avec un serrement de cœur.

Elle tressaillit à l'idée que malgré toute sa prudence, toute sa méfiance des autres, sa circonspection et le mystère dont elle s'entourait, on lui serait déjà sur la trace et que son travail pourrait être annihilé. Son organisation n'était qu'à peine ébauchée et elle en attendait le plus grand bien. Devrait-elle déjà l'abandonner ?

Elle fut tirée de ces amères réflexions par l'entrée inopinée de deux officiers, portant l'uniforme bleu horizon de nos alliés français. Ils étaient accompagnés de militaires hollandais, qui paraissaient plutôt leur faire une escorte.



Les Français paraissaient être très fatigués, comme s'ils revenaient d'un long voyage.

— Que signifie tout cela ? se demanda Gabrielle. Comment des officiers français viennent-ils à Flessingue ?

Ce fut encore le garçon qui la renseigna :

— Ce sont des aviateurs français, dit-il. Ils ont été canardés pendant qu'ils survolaient le territoire belge et leur appareil fut endommagé. Une balle troua le réservoir à essence et ils durent atterrir. Ils ont réussi à atteindre le territoire hollandais, ce qu'ils aimaient mieux que d'être faits prisonniers par l'ennemi....

— Et que va-t-on faire d'eux ?

— Les interner....

— Emprisonner ?

— A peu près, sauf qu'ils sont en pays ami et qu'ils seront bien mieux traités, évidemment. S'ils donnent leur parole d'honneur de ne pas tenter de fuir, on leur permettra de circuler librement dans une zone déterminée. Mais ils ne resteront pas à Flessingue. Ils sont descendus près de Sluis, sur l'autre rive de l'Escaut ; ils ne séjournent ici que jusqu'à ce que l'on ait rempli certaines formalités. Une fois celles-ci terminées, ils seront envoyés plus loin, dans l'intérieur du pays, car ils ne peuvent rester si près des frontières. Oh, nous avons déjà vu tant d'aviateurs alliés ; la plupart d'entre eux étaient des Anglais, venus pour bombarder Zeebrugge.

— Mais ceux-ci sont surveillés par des militaires hollandais !

— Ah, oui, parce qu'ils n'ont pas encore donné leur parole.

— Alors on les accompagne ainsi, tout le temps, partout ?

— Dame ! Oui, que voulez-vous ? On ne peut quand même pas les laisser repartir ! Ah, ils m'appellent ; ils ont faim sans doute. Je vais voir.

Les aviateurs s'étaient installés à une table un peu séparée et s'entretenaient avec un lieutenant néerlandais, qui écoutait le récit de leur aventure avec beaucoup d'intérêt.

Gabrielle, qui suivait attentivement toute la scène, se retira brusquement. Elle venait d'apercevoir, par la porte vitrée du hall, Flore et Wilhelm, qui descendaient l'escalier et se dirigeaient vers la salle du restaurant.

Le garçon, qui les avait vus également, s'approcha vivement de la jeune fille.

Flore et Wilhelm entraient au même moment dans la salle et allèrent s'asseoir à une table, à côté des officiers français.

— Vous voyez que ces chenapans s'installent près d'eux ?

— Je l'ai bien pensé, dit le garçon.

— Oui, c'est pour écouter la conversation !

— Oh, cette fille !

— Si on pouvait au moins les prévenir.

— Attendez. Voilà, l'un d'eux se lève. Il va vers le corridor. Suivez-moi et parlez-lui.

Gabrielle ne se le laissa pas répéter deux fois. Elle suivit immédiatement le garçon et accosta bravement l'aviateur étonné.

— Permettez-moi, monsieur, de vous dire un mot seulement.

L'officier semblait tomber des nues en s'entendant interpeller en sa propre langue et sans aucun accent étranger.

— Il y a, à la table voisine de la vôtre, un homme et une femme qui sont venus s'y asseoir il y a quelques instants. L'homme est un Boche et la femme est sa collaboratrice. Ils viennent de Bruxelles, mais travaillent ici pour l'espionnage. Je n'ai point besoin de vous en dire davantage.

— Oh, merci, madame, merci infiniment. Nous pourrions, en effet, parler un peu plus que nécessaire, répondit l'officier.

— Puis-je vous être utile ? Avez-vous quelque chose à expédier ?

Gabrielle lui montra rapidement une pièce qui devait lui inspirer pleine confiance en la jeune fille, car il demanda de suite :

— Logez-vous ici ?

— Jusqu'à demain....

— Et pouvez-vous vous mettre en rapport avec le consulat de France ?

— Mais oui, immédiatement....

— Alors, prenez.

Et il lui tendit un billet minuscule, d'un papier très fin :

— C'est très important, ajouta-t-il à voix basse. Transmettez-le.... Il faut que cela parvienne à notre armée. Excusez-moi, mais je ne devais que prendre quelque chose dans la poche de ma veste et je ne puis m'attarder, sinon notre surveillant soupçonnerait quelque chose.

— Comptez sur moi, et si je puis encore faire autre chose, je reste ici toute la journée et me tiens à votre entière disposition.

— Merci beaucoup !

Le Français s'éclipsa.

— Bien travaillé, dit le garçon satisfait.

— Ssst, silence !...

— Je suis Belge et si je ne puis être soldat, je ferai pour ma Patrie tout ce que je puis.

— Oui, je le sais.... Je vais vite m'acquitter de ma mission.

— Une minute !...

— Quoi donc ?

— La chambre des Durieux !

— Ah, oui, j'allais l'oublier.

— Ils resteront certainement au restaurant tant que les aviateurs y sont et nous devrions profiter de l'occasion. La chance est belle.

— En effet, mais vite alors.

— Venez, suivez-moi.

Il prit les devants.

Flore et Wilhelm avaient fermé la porte et emporté la clef.

En une seconde, le garçon eut ouvert la chambre avec son « passe ».

— Entrez-y, dit-il à Gabrielle. Je monterai la garde ici. Si je tousse, cachez-vous immédiatement sous le lit.... C'est le signe du danger.

— C'est entendu.

Gabrielle entra résolument. Un moment, elle eut la sensation de commettre une indélicatesse; pénétrer dans la chambre d'un autre.... Mais elle eût tôt raison de ces scrupules déplacés. Elle combattait deux ennemis, et non des plus dignes !

« Monsieur Jean est perdu.... »

La phrase cynique lui revenait aux oreilles.

Son hésitation était vaincue. Vivement, elle s'approcha de la table. Des objets de toilette gisaient éparpillés dans un désordre caractéristique. Parmi eux, il y avait quelques papiers. Gabrielle y jeta un coup d'œil rapide. Elle prit d'abord un passeport : « Libre passage sur tous les points », y lisait-elle. Et celui-ci ?

A ce moment, elle entendit tousser dans le vestibule; en même temps la porte se ferma.

Gabrielle ne perdit pas une seconde et se glissa sous le lit, où elle resta immobile, retenant son souffle.

La porte fut ouverte et un homme entra, suivi d'une femme.

Gabrielle reconnut la voix de Flore.

— Deux aviateurs français, disait-elle.

— Oui, mais on eût dit qu'ils se méfièrent, car dès que nous nous installâmes près d'eux, ils se turent.

Cette fois, c'était l'homme qui parlait.

— Et celui qui s'est absenté quelques instants, nous regarda comme s'il eut voulu nous manger tout crû, ajouta Flore.

— Nous soupçonnerait-on ici ?

— C'est impossible.

— Tu n'en sais rien. Monsieur Jean, lui, ne se doute pas non plus que nous le surveillons !

— Et qu'il est perdu ! ajouta Flore avec un rire diabolique. Dis-donc, si nous pouvions rentrer à Bruxelles avec un bon petit rapport sur ces aviateurs, hein ! Ce que Petermann serait content de nous ! Cela nous mettrait à jamais dans ses bonnes grâces !

— Oui,... mais je ne suis pas rassuré. On doit nous soupçonner

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS